

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13.
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue L.-J. Rousselin, 3, et chez M. St Binaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du C. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Corps.
à l'AGENCE DARGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Monaco, le 21 Juillet 1867.

Le Prince a reçu une lettre de S. M. le Roi d'Italie, à l'occasion du mariage de S. A. R. le Duc d'Aoste avec Madame la Princesse Marie Dalpizzo della Cisterna.

NOUVELLES LOCALES.

Nous devons signaler une heureuse innovation de l'orchestre du Casino. Depuis huit jours, les musiciens se sont installés au premier étage, sur la terrasse du péristyle, et donnent leurs concerts en plein air. Inutile d'ajouter que cette disposition nous paraît excellente puisque, désormais, au lieu d'être condamnés à s'enfermer dans une salle de concert, pour aérée qu'elle soit, les touristes *dilettanti* peuvent écouter de la bonne musique, entre le moka et le londrès, sans quitter la terrasse de l'Hôtel de Paris.

Les arbres à feuilles caduques qui bordaient la route de Monte Carlo, depuis l'hôtel d'Angleterre jusqu'au Casino, ont été arrachés et remplacés par des poivriers, arbres toujours verts, et dont la précocité leur permet d'atteindre, en deux ou trois ans, de grandes proportions.

Nous ne sommes plus au temps où un homme pouvait arriver au terme de sa vie, sans avoir jamais contemplé le magnifique spectacle de la mer. Depuis que les chemins de fer, en supprimant les distances, nous permettent de faire des économies de temps, cette seconde monnaie des anglais, il n'est personne qui ne consacre, tous les ans, quelques jours à une excursion dans les villes d'eaux. L'entraînement est général; ceux-ci gagnent l'Allemagne, ceux-là se dirigent vers Trouville, ou vers Monaco; les uns cherchent les forêts, les autres préfèrent l'Océan; *trahit sua quemque voluptas*. Les malades vont guérir leur maladie; les gens bien portants les suivent pour entretenir leur bonne santé, car un grand médecin l'a dit: le plaisir est la panacée universelle.

En présence de cette armée de touristes à laquelle viennent se joindre, chaque jour, de nouvelles recrues, les stations thermales, les villes d'eaux se sont multipliées, et chacune s'efforce d'attirer à elle les baigneurs et les buveurs d'eau par les programmes les plus séduisants. A notre avis, ces rivalités sont inutiles, car le touriste, oiseau de passage, va d'une station à l'autre, sans séjourner nulle part; il s'endort dans les délices de toutes les Capoues, mais il change souvent d'oreiller.

On retrouve aux eaux tous les plaisirs des grandes villes; les salons de conversation, de danse et de concerts y sont toujours peuplés; mais on n'y retrouve jamais les ennuis et les soucis des affaires qu'il est si doux d'oublier de temps en temps.

De toutes les villes d'eaux, Monaco est appelée à devenir une des plus florissantes puisqu'elle peut garder ses hôtes l'été, comme l'hiver. La Principauté doit ce privilège à sa position exceptionnelle. De hautes montagnes aussi pittoresques que les pics de la Suisse l'abritent des vents du Nord et la défendent contre les invasions de l'hiver; tandis qu'au mois de juillet, le voisinage de la mer où courent de fraîches brises, et un magnifique établissement de bains y retiennent les touristes les plus inconstants. Il faut le dire, le succès de Monaco est justifié par les heureuses transformations de ce pays toujours en travail, toujours occupé d'améliorations nouvelles. Contrairement aux habitudes méridionales, on n'a pas laissé tout à faire à la nature, on a fondé des villas, un Casino magnifique, de confortables hôtels, des jardins féeriques. Aussi, qu'est-il arrivé? Ce vaste Casino est souvent trop petit pour contenir la foule qui s'y presse, et l'on est en train de l'agrandir en l'embellissant. De nouveaux salons y seront bientôt ouverts au public.

Nous avons souvent entendu agiter cette question: s'il est préférable de prendre des bains de mer, le matin ou le soir? Problème difficile à résoudre! La Faculté consultée *imite de Courart le silence prudent*, et conseille le matin ou le soir, selon les habitudes ou le tempérament des baigneurs, sans s'expliquer catégoriquement, à un point de vue général. Nous n'avons nullement, on le pense bien, la prétention de décider en ce grave sujet. On voit d'ailleurs à Monaco des baigneurs qui, s'inquiétant

peu de la question, l'ont résolue à leur manière et sans y penser, en prenant deux bains par jour, l'un le matin, l'autre le soir. Cette façon de procéder a l'avantage de simplifier la discussion.

Nous croyons, qu'en cette saison surtout, on peut indifféremment se baigner à toute heure du jour et même de la nuit. Dans la baie de Monaco c'est affaire de goût. Les baigneurs, qui ne se plaisent qu'au sein d'une eau limpide et d'une mer immobile, y entrent de préférence le matin, car il arrive parfois que, dans l'après-midi, une brise d'Est agite la mer. Ceux qui, au contraire, aiment à sentir leurs reins fouettés par la vague, ont plus de chance d'être servis à souhait dans la soirée.

Tel est le résultat des observations générales faites sur la baie de Monaco; mais elles ne sont pas justes tous les jours. La mer est ici plus souvent calme qu'agitée, et parfois les flots soulevés dès le matin s'apaisent dans la soirée, de sorte que les amateurs des grosses vagues comme les amis du calme plat ne peuvent point, tous les jours, prendre leur bain à la même heure, mais les touristes, qui aiment à varier leurs plaisirs, doivent être satisfaits.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice*:

L'escadre anglaise cuirassée de la Méditerranée mouillée aux îles d'Hyères et qu'on attendait à Villefranche est entrée dimanche dans la soirée en rade de Toulon. Cette escadre est commandée par Lord Clarence Paget.

Jeudi dernier, deux frégates françaises blindées de l'escadre de la Méditerranée, l'*Héroïne* et la *Normandie*, après avoir évolué pendant plusieurs heures dans la baie des Anges, sont entrées, avant le coucher du soleil, dans la rade de Villefranche.

L'avis à vapeur de l'État, l'*Actif*, est venu pour la première fois visiter le port Lympia.

Il vient d'arriver à Toulon, deux navires cuirassés que le gouvernement français a payé 14 millions aux États-Unis.

On lit dans le *Sémaphore*:

Le *Péluse*, des Messageries Impériales, est entré dans le port de la Joliette mercredi matin à une heure, ayant à bord la correspondance de Indes. Parmi les passagers se trouvait le docteur Auberot,

membre du congrès sanitaire international de Constantinople, venant d'Alexandrie où il a déclaré que le plus parfait état sanitaire régnait en ce moment.

La petite ville de Saint-Nazaire, si coquettement assise au bord de la mer donnera, le lundi 29 juillet courant, une fête nautique qui promet d'être très brillante et très animée. Des courses de bateaux, auxquelles sont conviés tous nos régatiers, auront lieu ce jour là dans le golfe de cette charmante cité, aujourd'hui devenue comme le prélude de toutes ces villes favorisées des cieux, qui s'appellent Hyères, Cannes, Nice, Monaco et Menton.

Le programme qui a été dressé pour cette solennité est composé de manière à stimuler le zèle de nos amateurs de bateaux.

GERBE PARISIENNE.

J'aurais voulu, cette semaine, glaner ma gerbe dans le champ des critiques du lundi, mais tous les feuilletons sont consacrés à Ponsard dont je vous ai entretenu la semaine dernière. Votre journal a déjà annoncé la mort de Lambert Thiboust; le temps vous a manqué pour parler comme il convenait de ce charmant, et brave, et jovial garçon, qui comptait des amis à Monaco comme partout; ce rieur, qui avait toujours le cœur sur la main et toujours la main ouverte; ce joyeux esprit, qui savait mettre dans un vaudeville en un acte autant et plus d'observation fine, que certains auteurs réputés sérieux n'en mettent en cinq gros actes ennuyeux comme un sermon en cinq points. Pauvre Lambert Thiboust! Je l'ai connu et il est inutile d'ajouter que je l'ai aimé comme on aime ces natures sympathiques qu'on rencontre si rarement. Théophile Gautier lui consacra quelques lignes dans le *Moniteur*. Je les recopie, car l'auteur de *La Corde sensible* y est jort justement apprécié, et comme homme, et comme auteur dramatique.

Une mort qui a causé une véritable stupeur, tant elle a été prompte et inattendue, c'est celle de Lambert Thiboust. On n'y voulait pas croire. Eh quoi! Thiboust, ce beau garçon, à l'œil vif, au sourire étincelant, si gai, si fort, si plein d'entrain, si heureux de vivre, qui comptait trente-neuf ans à peine et semblait devoir nous enterrer tous, emporté, disparu à jamais! Mais hier nous lui avons serré la main; oui, hier il vivait, aujourd'hui il est mort; et il n'a fallu pour cela que quelques gouttes de pluie sur quelques gouttes de sueur. Un souffle qui n'eût pas éteint une bougie a tué ce robuste jeune homme. Pour Ponsard il a fallu trois ans; pour Lambert Thiboust il n'a fallu que trois jours. C'était un charmant esprit que Lambert Thiboust, sans fiel, sans amertume et n'ayant pas un ennemi. Il avait la gaieté, ce don inestimable! et cette gaieté était communicative. Il savait voir dans la vie le côté comique des choses et il le dessinait d'un trait franc, vif, spirituel; à travers les collaborations on reconnaissait sa touche, et quand on riait, on disait: Lambert a passé par là. Son œuvre est légère, mais c'est quelque chose de ne pas être lourd, d'amuser, de charmer, de mettre de la comédie dans le vaudeville, d'inventer des bouffonneries comme *la Fiancée du mardi gras*, et de petits actes pleins de cœur comme *Je dîne chez ma mère*. Aristophane eût amicalement tiré l'oreille à ce garçon joyeux qui a écrit sa part des *Filles de marbre*. Disons, pour achever de peindre l'homme, que sous cet enjouement se cachaient les qualités les plus sérieuses.

Comme si la mort ne les frappait pas assez vite, les hommes de lettres continuent à vouloir s'entre-tuer.

Jamais on n'a tant combattu la duellomanie, jamais on n'a tant démontré l'absurdité du duel, et

l'on peut dire que tout le monde est d'accord sur ce sujet; pourtant l'on ne s'est jamais tant battu, entre journalistes du moins. Quand donc comprendra-t-on qu'une rencontre à l'épée ou au pistolet ne prouve rien et que, dans la balance de la raison, le plus lourd coup de sabre pèse moins que l'argument le plus léger? On le sait, on le dit, on l'écrit mais, à l'occasion, les gens, qui ont le mieux parlé contre le duel, sont les premiers à mettre flamberge au vent; le journaliste s'agite et le préjugé le mène... sur le terrain.

Il faut aussi le dire, les polémiques ont, dans ces derniers temps, atteint un degré de violence tel qu'il ne faut pas trop s'étonner si l'épée parfois est appelée au secours de la plume. Encore si de toutes ces discussions jaillissait la lumière, mais on oublie de discuter les idées pour injurier les personnes. La plupart de ces articles ne sont pas faits pour le commun des lecteurs; ils sont à l'adresse d'une galerie restreinte de journalistes et d'hommes de lettres; l'abonné de province surtout ne doit rien comprendre à ces attaques dirigées contre des personnalités qu'il ne connaît pas.

Que j'aime bien mieux ces luttes pacifiques, ces rivalités fécondes en progrès dont le Palais de l'Exposition nous donne, depuis trois mois, le magnifique spectacle. Il y a quelques jours, S. M. l'Empereur distribuait des récompenses aux industriels, aux producteurs, aux inventeurs qui ont bien mérité de l'humanité, l'universelle patrie. On a publié sur ce sujet une pièce de vers qui n'est pas sans mérite; j'en transcris un fragment, car on ne peut citer cette poésie tout entière.

Ah! venez, nos aïeux, sortez de vos tombeaux;
Reconnaissez vos fils, vieux morts de toutes races;
Ils n'ont plus vos armets, vos cimiers, vos cuirasses;
Mais, sous leur habit noir, ils ne sont pas moins beaux.
Vous étiez des géants, vous étiez des colosses;
La guerre était vos jeux, la mort était vos noces;
Vous aviez nom Bayard, ou Turenne, ou Condé.
Notre nom, c'est canon rayé, vaisseau blindé;
C'est la Force puissante encor, mais enchaînée;
A l'autel de la Paix la voilà prosternée.
Elle n'est plus qu'un *groupe*, afin de concourir,
Art de très bien tuer, avec l'art de guérir.
Enfin, le sang versé n'a plus part à nos fêtes.
Nos murs, nos monuments, pour cette fois du moins,
D'une gloire complète et pure sont témoins;
La joie est dans les cœurs, le calme dans les têtes.
La foule ondule; un souffle apaisant est dans l'air.
On ne voit qu'habits neufs et que robes de soie.
Eh! comment distinguer les ennemis d'hier,
Dans ce chaos brodé d'étrangers qu'on coudoie?
Politiques haineux qui craignent le progrès,
Le voilà ce progrès! Le nierez-vous? il marche!

Hier encore, le concours orphéonique réunissait tous les chanteurs de France, comme en ces temps antiques où tous les Orphées de la Grèce se rendaient à Athènes pour y disputer le prix du chant. Ces mélodieux accords sont bien faits pour nous consoler de quelques breuvillons qui jettent leur note discordante au milieu de l'harmonie universelle.

JULES BABIL.

VARIETES. (*)

LA PIÈCE DE MARIAGE.

NOUVELLE.

Le lendemain, au moment où Didier se disposait à s'éloigner pour toujours de cet endroit où il avait vu son bonheur se briser, on lui remit une lettre.

(*) Voir le *Journal de Monaco* du 11 juillet.

Les parents de Paula le priaient de cesser dorénavant des visites qui n'avaient plus leur raison d'être, et qui ne pouvaient que compromettre une jeune fille. Ils avaient trouvé leur enfant en larmes après le départ du jeune homme.

Paula, sortie émue, pensive et pleurant de ce dernier entretien, l'oublia bien vite.

La mémoire du cœur ne se perd pas. Elle attend quelquefois une occasion pour sortir plus vivace; mais le temps semble la couvrir d'un vernis qui la refoule dans l'ombre.

Au reste, Raymond Reil fit tout ce qu'il fallait pour faire oublier le passé à sa jolie fiancée. Peut-être, lorsqu'il la conduisit à l'autel, aucun regret n'assombrirait son front laiteux.

Ah! si alors la brise lui eût apporté le parfum des pêches ou du verger dans lequel ils s'étaient dit: « aimons-nous, » l'avenir eût pu changer. Sous son voile blanc, la mariée eût tressailli, l'anneau d'or eût pu lui tomber du doigt!

La pièce d'or que fit bénir Raymond portait deux noms gravés; puis, en guise d'exergue, ces mots: « Fidélité et bonheur. »

Au soir du jour de son union, dans la grande ville, Didier, qui veillait dans sa chambre solitaire, pria le nuage qui passait de porter à sa bien-aimée les paroles de ses lèvres. Il pria le nuage de porter à celle qu'il aimait ses baisers et de les déposer dans ses cheveux.

Le nuage passa et n'en fit rien! Aucune nuée grosse d'orage n'entacha le bonheur de Paula.

« Hourra! hourra! ma bien-aimée, les morts vont vite! » dit une ballade. La joie et le bonheur vont plus vite encore! Si vous ne voulez pas être brisé par eux, il faut les tuer; généralement le temps s'en charge.

Un an après ces événements, un huit-ressorts traîné par deux alezans, entraît bruyamment, vers six heures du soir, dans la cour d'un élégant hôtel, à Passy. Un homme de trente ans en descendit. Au moment où les chevaux frappaient du sabot les pavés de la cour, une jeune femme écarta les rideaux de soie rouge de sa chambre pour voir ce qui arrivait.

Lorsque celui qui était descendu de voiture entra dans l'appartement de la jeune femme, il la trouva étendue sur une causeuse et feignant de lire.

On eût dit qu'il y avait un quart d'heure que la femme était sur sa causeuse, tant sa pose était étudiée et pleine de séduction.

— Je vous crois un peu en retard, dit la fille d'Eve avec une mutinerie adorable, en jetant les bras autour du cou de son mari qui était venu l'embrasser.

— Combien ce reproche m'est doux, ma chère Paula! Il me prouve une fois de plus que tes meilleurs moments sont ceux passés auprès de moi.

— Vous ne le savez que trop, méchant!

Et la jeune femme prit la main de son mari et le fit asseoir à ses côtés.

— Que dit-on de nouveau dans votre monde? As-tu été au cercle?

Le front de Raymond se rembrunit.

— Oui, je compte même y retourner ce soir.

— Tu ne crains de ne pas que je te grille?

— Tu es si bonne!

— J'aurais cependant beaucoup aimé que vous restiez ce soir avec moi; j'avais à causer.

— Mais causons de suite, je ne demande pas mieux. Seulement, je ne puis pour ce soir, obtempérer à ton désir. — C'est une affaire d'honneur. J'ai gagné tantôt mille louis à N... et je lui ai promis sa revanche.

— Dites que vous êtes par trop heureux, monsieur! Une femme qui vous aime! et la fortune qui vous prête son jeu!

Raymond lacéra le point d'Angleterre du poignoir de sa femme qu'il froissait dans ses mains. Elle ne s'en aperçut pas. — Paula avait une idée fixe.

— Ce que j'en dis, reprit-elle en câlinant, c'est pour rire. Va au cercle et gagne toujours, d'autant plus que j'ai une petite fantaisie à satisfaire. Mais allons dîner, on nous a déjà avertis.

— Que désires-tu, ma chérie? dit Raymond cherchant à maîtriser sa préoccupation.

— Tantôt; c'est que, vois-tu, samedi, madame D... va aux courses de La Marche... Allons, donne-moi le bras, je l'ai fait préparer un dîner comme tu les aimes.

— Elle s'est commandé une toilette ravissante.

Le jeune ménage s'était mis à table. Paula redoublait d'attention pour son Raymond.

— Tu comprends, mon cher ami, que je n'en demande pas une nouvelle. J'ai ma robe mais que je n'ai mise qu'une fois. — Tu sais, c'est toi qui me l'as envoyée le jour où tu n'est pas rentré dîner.

Laisse-moi t'effir cette aile de perdrix; elle est, je crois, tendre. — La livrée de mes gens est un peu fanée; et tu comprendras facilement que samedi on déploiera un luxe moui.

Comment trouves-tu ce Volney?

J'ai envie d'en commander une demain. — Oh! sois

tranquille, mon cher ami, je veux qu'elle soit fort simple. Je me suis informée. Pour quinze cents francs j'en aurai une délicieuse. Laisse-moi te faire cette surprise. Tu as gagné mille louis aujourd'hui, tu peux bien en donner soixante-quinze à ta petite Paula. N'est-ce pas qu'on voit bien que ce petit dîner a été commandé par moi.

Le petit dîner avait produit son effet; Raymond s'était peu à peu égayé et il ne fit pas de difficultés pour la livrée. Avouons qu'il ne refusait rien à sa Paula.

Point n'est besoin d'expliquer pourquoi elle attendait avec anxiété le retour de son mari; pourquoi elle avait voulu le voir descendre de voiture. Elle avait préparé ses gestes, sa pose, et tout étant un indice pour une femme, elle voulut l'avoir vu avant qu'il ne l'aperçut.

Elle ressemblait à ces nageurs qui se baissent sur le haut du tremplin pour contempler plusieurs fois la mer avant de s'y précipiter.

Raymond Reil était rentré soucieux et voulait retourner jouer, parce qu'au lieu de gagner mille louis il les avait perdus, et que cette perte récente n'était pas la seule.

Le mari de Paula, charmant homme du monde, était un joueur effréné. Il avait dompté sa passion les premiers temps de son mariage; mais... chassez le naturel!

Par une bizarrerie de la destinée, la fortune qui toujours l'avait favorisée étant garçon lui tourna le dos dès qu'il eut pris un numéro dans la loterie du mariage.

Vraisemblablement, ce numéro était bon, puisque le second fut mauvais. On n'amène pas toujours deux bons numéros de suite!

Sa fortune se trouvait singulièrement ébréchée; seulement, les apparences couvraient tout. Paula se croyait très-riche; son mari ne lui refusait jamais rien. Elle demandait fréquemment et toujours obtenait.

Raymond, qui espérait tout de l'avenir, n'aurait pas voulu la désabuser; voilà pourquoi il lui accéda ce soir-là sa fantaisie de quinze cents francs; voilà pourquoi le perdant du cercle se trouvait toujours le gagnant chez lui.

Sa femme était encore plus belle qu'au jour du mariage. Sa première beauté s'était doublée de la beauté que donne le bonheur. — Elle menait une si douce vie! Tous ses caprices, et ils doublaient chaque jour, étaient satisfaits. On l'aimait parce qu'elle était adorable, parce qu'elle était riche: deux grandes qualités aux yeux du monde.

Cependant, un gouffre immense était ouvert sous ses pieds. Et elle marchait sans défiance sur les branchages qui cachaient l'abîme et elle s'endormait chaque soir au bruit des perles fines qui s'entrechoquaient à ses oreilles.

Paula perdit son père et sa mère. — Il y avait deux ans qu'elle était mariée; ce fut son seul chaigrin. Raymond voulut faire fructifier cette fortune, il débuta par un coup de maître.

— Il la doubla presque à Hambourg. Alors il s'enfuit comme un oiseau qui a échappé au piège. — Il voyagea.

Un an après, endetté de nouveau par les pertes faites au cercle, il retourna là où la chance l'avait si bien servi. Il n'en revint pas!

Paula apprit le suicide de son mari en même temps que sa ruine totale. Son charmant hôtel appartenait à des usuriers. Sa dot aussi était engloutie. Tout fut vendu, et la pauvre femme fut réduite à s'enfermer dans une chambre au cinquième étage. Elle se défit en partie de ses bijoux pour payer les petites dettes de Raymond qui se révélaient chaque jour successivement.

Ce qu'elle conserva devait la faire vivre jusqu'au jour où la misère aux longues dents apparaissait dans toute sa laideur!

Il faisait déjà nuit, une pluie froide fouettait les carreaux d'une petite mansarde de la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Une femme ouvrit la croisée.

— Enfin! il fait noir, dit-elle. Elle alla dans une petite commode en noyer, à moitié délabrée, ouvrit un petit coffret rempli d'écrins. Hélas! tous étaient déjà vides, à l'exception d'une petite boîte plate.

Paula sentit ses beaux yeux voilés de larmes; elle tenait dans ses mains la pièce de son mariage! dernière obole de sa richesse passée!

— Voici la fin! — Après, si l'ouvrage n'arrive pas, que deviendrai-je?

Un souvenir plus doux que celui de sa splendeur passée se raviva sans doute au fond de son cœur; car elle s'assit et ses larmes se tarirent pour faire place à la résignation.

Elle descendit, grelottant sous un mince châle noir qui remplaçait les cachemires d'autrefois.

Le cœur rempli de larmes et de souvenirs, elle gagna la rue du Dauphin, là elle leva la tête, aperçut la lanterne de la misère. Elle était arrivée, il fallait monter. — La pauvre femme détourna la tête, elle rougit dans l'ombre. « Ils me connaissent trop ici, pensa-t-elle, j'y suis tant de fois allée! Voyons ailleurs pour ce soir, c'est la dernière fois, il ne me reste plus rien. »

Elle continua machinalement sa route rue Saint-Honoré. Enfin, elle se rappela où elle allait. Elle se trouvait vis-à-vis la rue des Vieilles-Etuves. — Là encore brillait une des lanternes historiques d'une des lettres de l'alphabet. Prenant son courage, elle monta et se mêla à la foule qui attendait.

Après vingt minutes d'attente, l'homme du guichet avança sa tête et cria:

— Quarante francs la pièce de mariage!

— Quarante francs! répéta un commis afin d'avoir l'assentiment de la personne qui engageait.

La jeune femme fit un signe de tête qui voulait dire: c'est bien!

Elle passa à un autre guichet où on devait lui remettre la valeur du nantissement.

— Vous avez des papiers, madame? dit une voix douce qui fit tressaillir Paula. La veuve leva les yeux, mais celui qui avait proféré les paroles tenait sa tête baissée sur ses papiers. — Elle pensa à la question réglementaire et chercha dans sa poche: elle avait oublié un acte qui certifiât son identité. — Le jeune homme renouvela sa question et chercha des yeux la personne qui engageait.

Le regard de Paula se fixa sur lui, elle pâlit, puis s'affaissa.

Elle venait de reconnaître Didier dans le commis aux engagements!

Cet accident fut diversement interprété dans le bureau. Le public pensa que la pauvre femme engageait pour la première fois et que ses forces n'avaient pu vaincre l'émotion. Le chef de bureau crut qu'elle s'était troublée quand on lui avait demandé ses papiers; que, par conséquent, la pièce pouvait bien provenir d'un vol!

Le pauvre Didier, qui avait revu sa bien-aimée, savait à quoi s'en tenir.

Lorsque Paula revint à elle, elle avait dans ses mains les quarante francs et son nantissement; seulement, quand elle partit il s'approcha d'elle et lui demanda son adresse. — La question était encore exigée par le règlement...

Paula comprit ainsi cette demande et donna le numéro de son réduit.

Quinze jours après, Didier montait les cinq étages de la maison de la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Que de fois, depuis la triste rencontre, il s'était dirigé vers ce quartier. Seulement, arrivé à la hauteur du numéro 9, il s'en retournait sans oser aller plus loin.

Il frappa à la porte de la mansarde presque avec frayeur. — La jeune veuve vint promptement ouvrir, elle attendait de l'ouvrage. Quand elle reconnut son ami d'enfance, elle rougit; Didier la comprit.

— Paula! vous ne m'en vendrez pas d'être venu? n'est-ce pas?

Elle lui tendit la main. — Vous êtes toujours bon, soupira-t-elle.

— Ma Paula! ne suis-je donc plus votre frère! Mais tenez, ne parlons pas de cela, je suis votre ami, je vous retrouve et je viens vous voir en vieille connaissance.

Faut-il avouer que Didier ne regretta pas, comme il eût pu et dû le faire, le malheur qui accablait sa bien-aimée. — L'amour est si égoïste! — L'infortune ne la rapprochait-elle pas de lui?

Comment se faisait-il que Didier se trouvait au Mont-de-Piété?

Lui aussi s'était vu ruiné, mais point par les mêmes causes que son amie. Son père avait répondu pour un parent, et s'était ainsi dépouillé de son petit avoir. Un jour, le jeune homme en détresse, prit le seul joyau qui lui restait, le médaillon d'or qui contenait les cheveux de Paula. Les cheveux furent soigneusement serrés et le bijou fut engagé. — Il avait bien accepté la misère, mais il ne voulait point se séparer pour toujours du reliquaire qui avait contenu un trésor. Pour cela, il fallait de l'argent; pour le racheter, il fallait travailler. La place qu'il sollicita fut celle de commis au Mont-de-Piété.

La religion de l'amour change les plus tristes destinées par le charme du sentiment!

Dieu avait voulu qu'il en fut ainsi pour lui, peut-être aussi pour... elle! La fortune vient en travaillant. Pendant que Didier travaillait à cent francs par mois, un oncle le faisait riche en établissant son légataire universel. Il allait bientôt quitter le rendez-vous de la faim quand il rencontra Paula.

Enfin, la Providence lui avait fait retrouver celle qu'il n'avait cessé d'adorer.

— Paula, lui dit-il, un jour, l'amour ne meurt jamais!

— C'est vrai! dit-elle; mais...

— Ma bien-aimée! Didier vous adore toujours.

— Il est trop tard! le bonheur n'est plus pour moi, je l'ai laissé passer, je ne le mérite plus.

— Ma Paula! peux-tu bien blasphémer ainsi, souviens-toi d'autrefois. Songe que tu as fait un mauvais rêve! — L'avenir est là plein de promesses pour nous deux, pour nous deux, entends-tu! ah! dis oui. Je t'en prie à genoux.

— Non, jamais! je ne l'ai pas voulu alors que je le pouvais, aujourd'hui je ne mérite pas de compassion.

— Et qui parle de compassion? Paula! c'est mon amour qui implore! D'ailleurs, qu'ai-je à offrir? mon cœur seulement, je suis pauvre comme toi, nous nous en aimerons mieux ainsi. — Je travaillerai.

Pieux mensonge suggéré par l'amour! Cependant Paula, qui riche et libre, eût volé au-devant de Didier pauvre, ne voulait pas que son dévouement put servir de prétexte à une compassion exagérée. — Son orgueil de femme n'était-il pas là? Didier l'aimait pourtant de toutes les forces de son âme! — Elle aussi l'aimait; et ce fut plus tard cet amour, ravivé au fond de son cœur, qui la fit enfin accéder aux desirs du bien-aimé. Puis n'avait-il pas dit qu'il était pauvre!

Ce mariage n'était donc que l'union de deux cœurs!

Lorsque, par la suite, il lui avoua sa petite supercherie pour l'engager à céder à ses vœux, elle se fâcha bien un peu; mais un bon baiser ferma sa bouche rose.

Au reste, il n'y avait plus moyen de se dédire.

N'y avait-il pas une nouvelle *Pièce de mariage!*

CHARLES DUGET.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 13 au 19 juillet 1867.

MENTON.	b. <i>St-François</i> , français, c. Anfossi,	sur lest
ARLES.	b. <i>Ernest-Emilie</i> , id. c. Guignonet,	houille
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	m. d.
CANNES.	b. <i>Fanny</i> , français, c. Sauton,	pierres
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	sur lest
FINAL.	b. <i>Trois Frères</i> , italien, c. Ginocchio,	m. d.
ID.	b. <i>Conception</i> , id. c. Dagnino,	charbon et fruits
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. <i>Marin</i> , français, c. Arnulf,	sable
NICE.	b. <i>Marie</i> , id. c. Constantin,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. <i>St-Michel</i> , id. c. Isoard,	sable
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	m. d.
CASSIS.	b. <i>Gaston</i> , français, c. Bonafay,	chaux
GOLFE JUAN.	b. <i>Eveline</i> , id. c. Gabriel,	sable
ID.	b. <i>St-Jean</i> , id. c. Barralis,	id.
ID.	b. <i>Elm</i> , id. c. Gabriel,	id.
CETTE.	b. <i>St-Laurent</i> , italien, c. Gazzolo,	vin
ONEGLIA.	b. <i>Conception</i> , id. c. Massabò,	blé
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	m. d.
ID.	id. id. id.	id.
MARSEILLE.	b. <i>Hirondelle</i> , français, c. Jacques de Franchi,	sur lest
MENTON.	b. <i>Jeune Louis</i> , id. c. Rey,	fruits vides
GOLFE JUAN.	b. <i>Résurrection</i> , id. c. Ciaïs,	sable
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	sur lest
ID.	b. <i>Trois frères</i> , français, c. Forconi,	m. d.

Départs du 13 au 19 juillet 1867.

GOLFE JUAN.	b. <i>St-Michel</i> , français, c. Isoard,	sur lest
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	id.
ANTIBES.	b. <i>St-François</i> , français, c. Anfossi,	id.
MARSEILLE.	b. <i>Fanny</i> , id. c. Sauton,	id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	id.
ID.	id. id. id.	id.
GOLFE JUAN.	b. <i>Marin</i> , français, c. Arnulf,	id.
ID.	b. <i>St-Michel</i> , id. c. Isoard,	id.
NICE.	b. <i>Marie</i> , id. c. Constantin,	id.
ID.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	id.
GOLFE JUAN.	b. <i>Eveline</i> , français, c. Gabriel,	id.
MARSEILLE.	b. <i>Joseph et Marie</i> , id. c. Fornari,	id.
GOLFE JUAN.	b. <i>St-Jean</i> , id. c. Barralis,	id.
SANREMO.	b. <i>St-Laurent</i> , italien, c. Gazzolo,	vin
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	sur lest
ANTIBES.	b. <i>Conception</i> , italien, c. Gazzolo,	blé.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	sur lest
GENES.	b. <i>Hirondelle</i> , français, c. J. de Franchi,	id.
MENTON.	b. <i>Jeune Louis</i> , id. c. Rey,	id.
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national, c. Ricci,	id.

MUSIQUE par M. l'abbé ALIVON.

<i>Ave Maria</i> .	fr. 1,50
<i>L'Eglise ou la barque de Pierre</i> , hommage à Pie IX.	2,50
<i>Les fleurs des Alpes</i> , fantaisie pour piano.	2 »
<i>Les Bohémiens</i> , Noël.	2 »
<i>Une crèche de Provence</i> , Noël.	1 »
<i>Le Prêtre</i> , Romance.	1,50

S'adresser au bureau du Journal.

AVIS AUX EXPOSANTS RÉCOMPENSÉS.

Dans l'intérêt du public ainsi que des exposants, MM. Firmin Didot feront paraître, cette année, en tête de l'Annuaire du commerce DIDOT-BOTTIN, une liste des récompenses décernées à l'Exposition universelle de 1867.

Cette liste sera rédigée par produits d'après l'ordre alphabétique, et par pays, de manière que toute personne, désirant acheter un article quelconque, n'aura qu'à se reporter à cet article pour voir d'un seul coup d'œil le nom de tous les fabricants français et étrangers récompensés pour ce produit.

Mais outre les noms qui seront insérés gratuitement, chaque exposant, moyennant 6 fr. par ligne de 50 lettres, pourra faire suivre son nom d'une notice dans laquelle il expliquera au public l'Invention, le Perfectionnement ou l'Amélioration qui lui ont valu une récompense, et fera valoir les avantages et la supériorité de ses produits.

Cette publicité est sans contredit la meilleure et la plus efficace de toutes, puisqu'elle dure toute l'année, et dans un ouvrage qui est indispensable à toute maison importante, qui reste continuellement dans chaque cercle, café ou endroit public, à la disposition de tous, et qu'on consulte journellement pour n'importe quel achat.

Ces notices ne pourront être adressées à la librairie Firmin Didot que jusqu'au 15 août.

HOTEL ET RESTAURANT DE LYON tenu par JOSEPH BOSCO, rue du Milieu n° 23. Table d'hôte. — Service à la carte. — Salons particuliers et Chambres meublées. — Vins fins et liqueurs. — Prix modérés.

En vente à l'imprimerie du Journal:

La Sténographie

PAR CH. TONDEUR

Commission en Librairie, abonnement aux journaux.

PORTRAITS & PAYSAGES

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

VUES DU PAYS

VILLA NON MEUBLÉE

au quartier des Moulins

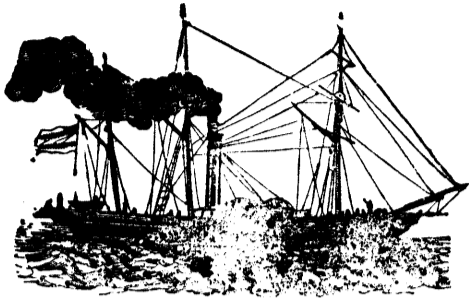
A LOUER à la St-Michel prochain.

S'adresser à M. Théophile Bellando, notaire, Place du Palais, à Monaco.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit:

DÉPARTS DE NICE:

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO:

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante:

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux: à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO:

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e dé. art 4 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON:

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places: fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme: la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gazziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension,

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de LYON en seize heures; de MARSEILLE en six heures.